



Études océan Indien

46-47 | 2011

Vohémar, cité-État malgache

Mahaleo. 40 ans d'histoire(s) de Madagascar

Noël J. Gueunier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/oceanindien/1376>

DOI : [10.4000/oceanindien.1376](https://doi.org/10.4000/oceanindien.1376)

ISSN : 2260-7730

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2011

Pagination : 400-408

ISBN : 978-2-85831-199-6

ISSN : 0246-0092

Référence électronique

Noël J. Gueunier, « *Mahaleo. 40 ans d'histoire(s) de Madagascar* », *Études océan Indien* [En ligne], 46-47 | 2011, mis en ligne le 03 mars 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/oceanindien/1376> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/oceanindien.1376>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.



Études océan Indien est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Mahaleo. 40 ans d'histoire(s) de Madagascar

Noël J. Gueunier

RÉFÉRENCE

Mahaleo. 40 ans d'histoire(s) de Madagascar. Entretiens avec Fanny Pigeaud, préf. de Raharimanana, photos de Lucien Rajaonina, *Cahier de chansons bilingue malagasy et français* [p. 279-459], Paris, Laterit, 2011, 461 p. ISBN : 978-2-919702-01-5.

- 1 On fête actuellement à Antananarivo les quarante ans du groupe musical Mahaleo. L'équipe de Laterit, connue d'abord pour son activité de production de cinéma¹, a saisi l'occasion de cet anniversaire pour publier un livre qui se présente comme un livre d'*Histoire et d'histoires*, titre dans lequel les familiers de Marie-Clémence et Cesar Paes, les fondateurs de Laterit, reconnaîtront les préoccupations pour le récit qui étaient celles de leurs œuvres précédentes².
- 2 Le livre se compose de deux parties. La première est une histoire du groupe musical Mahaleo, habilement construite par F. Pigeaud à partir d'entretiens avec les sept membres du groupe. Souvent, les livres fabriqués avec ce procédé sentent un peu l'artifice et le remplissage. Rien de semblable ici. On ne s'ennuie jamais en suivant l'histoire de ces sept jeunes gens des années de la révolution malgache de 1972, une révolution qui a été le contexte de leur formation intellectuelle et politique et qu'ils ont aussi accompagnée et, en partie, transformée par leurs chansons. Les sept « héros » de cette histoire ont fait des études et choisi des métiers bien en accord avec les aspirations d'un temps où régnait l'enthousiasme des commencements : Bekoto, Charle et Dama sont devenus sociologues, Fafa fonctionnaire au ministère des Transports, et les trois autres médecins, Dada, Nono et Raoul, qui est décédé en 2010 au moment où le livre était déjà en gestation.
- 3 De fait, l'histoire du groupe est en même temps une histoire de la société malgache depuis les années 1970, qui vient en quelque sorte doubler et prolonger, mais sur un

mode poétique, ce que nous donne, sur le mode de l'étude universitaire, le livre de Françoise Raison et Gérard Roy³.

- 4 Dans ce volet historique, on retiendra bien sûr les aspects qui concernent l'histoire politique et sociale du pays. Un des moments les plus passionnants est celui où on entend Bekoto rapporter (p. 115) une plongée dans le milieu des *jomaka*, voleurs à la tire de Tana, avec une sorte de fierté du sociologue (alors encore étudiant, et, il le précise, boursier) à entrer dans ce milieu : « J'ai dormi chez eux... », et même une admiration pour leur « vrai esprit de solidarité », pour la « chaleur humaine des groupes » de délinquants, idéalisés, parce qu'à la date de ces rencontres, « ils n'étaient pas encore politisés », pas encore récupérés comme masse de manœuvre par les politiciens (en effet, ils ont ensuite rapidement glissé vers le rôle de provocateurs utilisés par le pouvoir pour faire dégénérer les manifestations de l'opposition, évolution racontée par Dama, pp. 89-90). Fascination de l'intellectuel progressiste pour les « classes dangereuses » : on voit bien le risque du basculement dans le « populisme ».
- 5 La vraie nature du régime de Ratsiraka, qui a succédé à l'utopie assassinée de Ratsimandrava, suscite divergences et hésitations. Parfois, le vocabulaire officiel est repris et le régime est caractérisé comme socialiste. On l'entend dans les termes de Bekoto encore, qui parle des « années de socialisme pur et dur » (p. 51) et qui garde une appréciation positive, tout au moins des ambitions qui étaient affichées : « Le pouvoir socialiste a écrit un bouquin vraiment génial, le *Boky mena*¹. Les paysans me disaient : S'ils arrivent à réaliser un dixième de ces pages-là ... » (p. 53).
- 6 Mais la nostalgie se tourne surtout vers la brève expérience du retour aux masses paysannes au temps de Ratsimandrava (chez Dama et Charle, p. 79). Et le mot de « socialisme » sert alors à caractériser la reprise en mains autoritaire et centraliste qui a suivi l'assassinat de Ratsimandrava et l'accession au pouvoir de Ratsiraka (1975). Parlant de ce tournant, Dama dit : « La période socialiste a alors commencé » (p. 78). Mais ce « socialisme »-là marquait l'abandon des idéaux d'un « développement du pays en partant de l'intérieur » et d'une économie rurale protégeant les intérêts de communautés villageoises autonomes, les *fokonolona*, qui devaient être capables de contrôler par des comités locaux la commercialisation de leurs produits. Et le *Boky mena* de Ratsiraka ne suscite chez Dama aucun enthousiasme : « On s'est rendu compte que le *Boky mena* n'était qu'une copie du socialisme scientifique » (p. 78).
- 7 On voit une position un peu différente chez Raoul, qui avait l'expérience de la Roumanie, l'un des États communistes d'Europe dont la doctrine était justement le « socialisme scientifique ». Il apprécie les progrès sociaux rendus possibles par ces régimes, certes autoritaires (c'était « la dictature, les gens n'étaient pas libres de penser »), mais où, au moins, il n'y avait pas de gens mal vêtus, et tous avaient accès aux soins, aux médicaments, à l'université. En face, bien sûr, le régime malgache de Ratsiraka fait triste figure : il n'assure rien de tout cela (p. 79) : « Quand je suis revenu à Madagascar, les gens disaient : "C'est le socialisme ici." Mais moi, je voyais que ça ne l'était pas. Ce n'était pas non plus le capitalisme ; C'était quelque chose de bâtard, qu'on ne pouvait pas bien définir. On utilisait alors l'expression "socialisme malgache". » Et Raoul continue en mettant en évidence l'incohérence de décisions politiques diamétralement opposées aux options affichées : alors que le *Boky mena* annonçait l'agriculture comme « moteur du développement », le régime faisait fermer les lycées agricoles (p. 81). Plus théoricien, Bekoto a une analyse économique objective : « Le

système a produit un capitalisme d'ÉTAT géré par une bourgeoisie qui se qualifiait de révolutionnaire, mais envoyait le peuple dans les écoles "malgachisées" et sa propre progéniture en France ou dans les écoles d'expression française (p. 82) ».

- 8 Cela nous amène aux notations, nombreuses dans le livre, sur l'enseignement, l'un des thèmes cruciaux de cette période. Un trait vraiment remarquable pour l'historien et pour le sociologue est que les observations sur les politiques d'enseignement sont sérieusement biaisées. Elles témoignent du souvenir que les témoins ont gardé, pas vraiment de la réalité des politiques adoptées et appliquées. Ainsi, parlant de la « malgachisation » dans les années 1972-1980, Raoul dit (p. 80) : « Nous souhaitions que le malgache soit réintégré petit à petit dans l'enseignement ... » Il a oublié que le malgache était déjà présent dans l'enseignement depuis la période coloniale et que sa place avait été augmentée, « petit à petit » justement, au cours des années 1950 (la fin de la période coloniale) et des années 1960 (la première décennie de l'indépendance). Et de même, quand la rédactrice (F. Pigeaud) écrit, p. 84, à propos des « ajustements » des années 1980, « le français est réintégré dans l'enseignement primaire », elle a oublié qu'il n'en avait jamais été exclu ! Le décalage ne porte pas seulement sur la langue d'enseignement et sur les langues enseignées. Sur le contenu même des programmes, on découvre une vision surprenante de ce qui s'enseignait à l'époque en histoire et géographie de l'époque. Raoul se demande « pourquoi on nous enseignait l'histoire de France » et « pourquoi nous étions obligés d'apprendre les noms des rivières ... de France ». Pour quelqu'un qui a enseigné l'histoire et la géographie dans les établissements secondaires de Madagascar dans la fin des années 1960 et le début des années 1970, ce sont des déclarations vraiment surprenantes ! Le programme était alors celui de la Conférence des experts en histoire et géographie des pays africains et malgaches de langue française (Abidjan, 1965), rectifié en 1967 à Tananarive et adopté par tous les États intéressés. Pour l'histoire par exemple, ce programme réorientait la division traditionnelle en préhistoire, antiquité, temps modernes et époque contemporaine en adoptant systématiquement un point de vue privilégiant l'Afrique et l'océan Indien. Ainsi, en classe de sixième, il était plus question de l'Afrique du Nil et de l'ÉTHIOPIE, de l'Inde et de la Chine, que des Gaulois..., à peine mentionnés parmi les conquêtes de Rome à côté de Carthage, des royaumes berbères et des Garamantes qui assuraient « les contacts de l'Afrique romaine avec le monde noir » et préfiguraient ainsi « l'unité africaine »². Et, en classe de première, le programme était l'histoire de Madagascar, avec les « clans et les royaumes » et le XIX^e siècle malgache de Radama et de Ranavalona³. Sans doute le lycée d'Antsirabe ne faisait pas exception.
- 9 Mais ces réalités scolaires ne peuvent pas grand-chose contre la popularité du fameux « Nos ancêtres les Gaulois », que, paraît-il, les écoles françaises auraient entonné aux petits enfants pendant toute la colonisation, et à travers tout l'empire africain de la France... On sait que les historiens de l'enseignement colonial ont montré qu'il s'agissait d'une légende⁴. En fait, l'enseignement de l'histoire dans les écoles indigènes était bien loin de calquer les programmes métropolitains : les programmes et les manuels étaient établis spécialement pour les colonies. Il est même arrivé que l'enseignement de l'histoire soit censuré, parce que soupçonné de répandre une glorification subversive de la Révolution qu'on ne se souciait guère de diffuser parmi les indigènes. (Mais les enfants des rares familles qui avaient obtenu le statut de « citoyens » français suivaient, eux, un enseignement de type métropolitain.) Le thème du « Nos ancêtres les Gaulois » est d'ailleurs évoqué ici même (p. 39) par Dama.

- 10 Naturellement, il n'est pas question de reprocher à un livre sur la chanson de ne pas être un manuel techniquement irréprochable sur l'histoire de l'enseignement scolaire. Au contraire, ces notations nous intéressent : elles sont fausses historiquement, mais elles représentent *ce que l'opinion a retenu* des changements. Et elles expliquent bien la réaction qui devait suivre.
- 11 Beaucoup d'autres chapitres de l'histoire contemporaine du pays reçoivent un éclairage au fil des souvenirs des Mahaleo, par exemple sur l'atmosphère de la période des pénuries dans les années 1980 (quand « l'huile de table manquait... mais il y avait pour la remplacer de l'huile d'arachide », p. 85 ; l'historien interprètera : quand la faillite des modestes essais d'industrialisation des débuts de l'indépendance a obligé à se replier sur des techniques artisanales qu'on croyait oubliées), ou encore sur les espoirs placés dans la revalorisation de la médecine ancestrale (« la médecine par les plantes a connu nouvel essor », p. 88). Et on n'aura garde d'oublier, naturellement, tout ce qui concerne l'histoire musicale. Le groupe avait ses premières références dans des musiques urbaines, dans des genres étrangers (on y revient souvent : pp. 23, 45, 102-107 ; Bekoto parle p. 64 de « l'attachement à la musique folk que nous écoutions quand nous étions jeunes »). Le groupe découvre les richesses musicales malgaches à l'occasion de ses tournées à travers le pays, d'où une pratique de réappropriation de styles qu'ils refusent d'appeler *musique traditionnelle* ou *musique folklorique*, mais qu'ils considèrent comme *vokatry ny tany*, « musique du terroir » (en fait, l'expression signifie littéralement « produits du sol, productions du terroir »).
- 12 La deuxième partie est constituée d'un *Cahier de chansons*, qui occupe les pp. 279-459, soit les deux cinquièmes du livre⁵. Le lien avec ce qui précède est très étroit : dans toute la première partie, chaque thème est appuyé par la citation d'une chanson, dont on retrouve dans le *Cahier* la transcription en malgache et la traduction française, disposées face à face. Cela fera de ce livre une référence pour la poésie malgache et aussi pour les questions de traduction. Bien sûr, le professeur grincheux peut relever quelques variantes inexplicables : les textes des chansons du *Cahier* ne correspondent pas toujours exactement à ceux qui sont cités dans la première partie du livre. Le reproche serait injuste : les auteurs n'ont jamais prétendu publier une édition critique !
- 13 Et, en fait, l'expérience du *Cahier* des Mahaleo aura sans doute des choses à apprendre aux universitaires, grincheux ou non, qui s'intéressent aux glissements de la scripturalité à l'oralité. On s'aperçoit que les variantes témoignent de ce que les textes ne sont pas fixés une fois pour toutes : chantés et rechantés pendant des années, parfois des dizaines d'années, ils peuvent se transformer. Composés originellement à l'écrit, ils sont ensuite chantés par cœur, devenant des textes oraux. Les défauts de mémoire peuvent se transformer en variantes, peut-être moins bonnes ou peut-être meilleures que le texte original. Dans un cas au moins, la situation politique qui avait inspiré la première version a tellement changé que l'auteur compose expressément une autre version adaptée aux nouvelles circonstances (cas de *Mpanao pôlitika*, « Les politiciens », chanson donnée et traduite pp. 396-397 dans un texte refait en 2009. On a aussi p. 139 la première strophe de la chanson originale composée en 1987, complètement différente).
- 14 Bekoto relève avec un peu de nostalgie (p. 110) : « Il fut un temps où les textes de Mahaleo étaient étudiés en littérature malgache. » Il y a peut-être un peu une contradiction avec le point de vue généralement assez négatif dans le livre sur la « malgachisation » ? C'était au temps de la « malgachisation », n'est-ce pas, que les

chants de Mahaleo étaient au programme dans les écoles ? De toute façon, que Bekoto se rassure : la poésie de Mahaleo restera.

- 15 Les traductions sont remarquables, montrant souvent de belles trouvailles. Il est dit, p. 279, qu'elles sont « le fruit d'un travail collectif » ; il faut chercher loin les noms des participants à ce travail : ils sont presque cachés, à la fin du livre, avec les remerciements (p. 460), à la façon du générique d'un film.
- 16 Le parti pris a été de s'écarter des traductions banalisantes qui collent au mot-à-mot pour chercher, au contraire, à rendre le message du texte avec toute sa couleur et tous ses sous-entendus. Pour ne pas trop allonger, on choisira de commenter seulement deux exemples, qui illustrent quelques-unes des finesses auxquelles oblige la (bonne) traduction du malgache vers le français.
- 17 Prenons d'abord la traduction, très étudiée, de la chanson *Somambisamby* (pp. 432-433). Raoul y part de ces métaphores universelles qui cherchent dans le ciel du soir et dans le mauvais temps sombre et froid une expression de la tristesse. *Somambisamby* veut dire au propre le « crépuscule ». La traduction rénove ce qui pourrait être une image romantique rebattue en rendant le mot, dans le titre par « nostalgie », et dans le corps du texte par « et j'ai le blues ». Et on continue avec l'évocation du chez soi (*ny any aminay*) et du village dont jamais on ne perdra le souvenir (*tanàna tsy foinay*). Donc, une poésie intimiste, sentimentale, qui cultive une émotion bien convenue ? Hé non ! C'était une ruse ! Le poème ne parle pas (pas seulement) de sentiments intimes, de psychologie, mais plutôt de la situation nationale, de politique finalement⁶. Et ce retournement inattendu, quel en est le pivot ? Mais précisément le nom *tanàna*, le « village », selon la traduction commune. Il fallait reconnaître — et faire passer dans la traduction — l'ambiguïté de fond de ce mot malgache *tanàna*. Tous les manuels élémentaires de malgache ont remarqué bien sûr qu'il n'y a pas dans la langue de distinction de principe entre « village » et « ville », les deux sont compris dans *tanàna*. Mais il faut aller plus loin. *Tanàna*, c'est la communauté à laquelle on appartient, l'*in-group* des sociologues, quelle que soit son étendue : cela va depuis la maison (rentrer à la maison, c'est aller au *tanàna*), jusqu'à la ville et à la nation. C'est pourquoi la traduction de *ny any aminay tanàna tsy foinay* par « mon chez moi, mon village, mon île » est bien plus exacte qu'une traduction qui suivrait le mot-à-mot (« le chez nous, village que nous n'abandonnons pas »). C'est par ce passage progressif qu'on peut comprendre comment, deux vers plus loin, on arrive à un *tanàna* qui est la nation entière : *jerijereo ny tanànantsika*, « veille sur notre pays ». L'élargissement était aussi marqué par le passage de l'un à l'autre des deux « nous » du malgache, la terreur des traducteurs en langues européennes : de l'exclusif *-nay* (« à nous, mais pas à vous », habilement rendu ici par le singulier du français « mon village ») à l'inclusif *-ntsika* (« à nous, y compris vous à qui je parle »).
- 18 Une autre difficulté récurrente est celle que fait peser sur la traduction l'obligation formelle que le français impose à chaque nom d'appartenir à un « genre » grammatical qui est soit féminin, soit masculin. *Rafahafahana* (p. 403), personnification de « Liberté », est un mot qui, évidemment, comme tous les noms en malgache, n'a pas de genre grammatical. Mais ce personnage « Liberté » est ici interpellé par le pronom *ialahy* « toi mon gars ! », pronom qui exprime les relations entre hommes (mâles), avec une nuance de familiarité plutôt brutale, de manque d'égards. Donc, quand il est question un peu plus loin dans le texte malgache de l'amour pour la liberté (*fitia tsy mety ritra*), l'auditeur malgache pense nécessairement à une amitié virile. Mais le genre

grammatical du français oblige pratiquement à traiter « Liberté » comme un féminin, et à écrire : « J'aimerais que tu sois mon amie, que tu me prennes par la main... » La relation est alors colorée forcément d'une nuance amoureuse, qui était absente du texte malgache. Quand l'amour pour « Liberté » se teinte de reproches, ce qu'entendait l'auditeur malgache, c'était le reproche à un pote qui n'a pas vraiment soutenu son copain dans la mouise. Comment rendre cela en français ? La traduction française enserrée dans la contrainte du genre grammatical risque fort de donner à cette déception une couleur de jalousie amoureuse. Pourtant, en malgache, « Liberté », c'était *ialahy* « toi mon gars »... Tant pis. Traduire en français, c'est aussi introduire le message dans cette vue – sexualisée – d'une personnification poétique, que la grammaire du français commande.

- 19 L'édition des chansons des Mahaleo offrira ainsi de véritables cas d'étude, qu'on recommande à ceux qui veulent approfondir les questions de technique de traduction poétique. Mais, de grâce, que ces soucis académiques ne viennent pas gâcher le plaisir de la lecture !

NOTES

1. Avec en particulier le film sur le même groupe : *Mahaleo* de Paes et Rajaonarivelo (Laterit, 2005, 1 h 40) et la captation *Mahaleo, Live à l'Olympia* (Laterit, 2007, 2 h 30, plus CD audio et livret).

1. « Livre rouge », le nom sous lequel était connu l'exposé du programme, officiellement la *Charte de la Révolution socialiste Malagasy* (*Fototra iorenan'ny Revolisiona sosialista Malagasy*), Antananarivo, 1975.

2. On pense spécialement à leur film sur la tradition malgache du conte, *Angano Angano*, dont le sous-titre est : *Nouvelles de Madagascar* (1989, nouvelle présentation en DVD 2006, avec sous-titres en plusieurs langues, y compris une adaptation en malgache standard des textes oraux en malgache dialectal).

2. Le manuel était, pour ceux qui avaient des livres : *Histoire. Des premiers hommes à l'Islam*. Conforme aux programmes africain et malgache d'expression française, définitivement établis par la Conférence des ministres réunis à Paris du 24 au 28 avril 1967. 6^e Lycées et collèges, Paris, Nathan-Afrique, 1967, 225 p. (coll. CARAP). Le passage sur les Garamantes occupe les pages 190 à 194, avec sept illustrations et une carte.

3. F. Raison-Jourde & G. Roy, *Paysans, intellectuels et populisme à Madagascar : de Monja Jaona à Ratsimandrava, 1960-1975*, avec la participation de Lucile Jacquier-Dubourdieu, Paris, Karthala, 2010, 490 p.

3. Dans l'excellent manuel de F. Labatut et R. Raharinarivonirina, *Madagascar, étude historique*, préf. de S. Rajaona, directeur de l'Enseignement secondaire, Paris, Nathan-Madagascar, 1969, 224 p.

4. Pour Madagascar, on se souviendra de la version particulièrement savoureuse qu'en donne l'ancien enseignant et collecteur de traditions orales Besy Arthur, justement dans une séquence du film de C. et M.-C. Paes, *Angano Angano*.

5. À signaler aussi que le livret qui accompagne la captation *Mahaleo, Live à l'Olympia* donne la transcription et la traduction (en français et en anglais) des chansons enregistrées, dont une bonne part ne sont pas reprises dans le livre. C'est donc un bon complément au livre lui-même.

6. On termine en effet sur « la lutte continue », *ny ady tsy vita ô*, et « prends tes armes », *raiso ny ampinga...* Mais ce sont des armes défensives (au sens propre, *ampinga* est un bouclier).